

Oui national

Nicolas Both

C'était un matin comme un autre. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier.

En y repensant, j'aurais dû tiquer aussitôt que j'ouvrai la boîte aux lettres : même avant l'interdiction du courrier papier, je surveillais rarement les envois et tout au plus une fois par semaine m'inquiétais-je de ce qui pouvait s'y trouver.

En ce décembre 2017, une lettre, ce n'était plus qu'un vestige de la Vème République...

Brandi par la nouvelle Présidente, l'argument environnemental avait sonné le glas des missives traditionnelles : fini le papier ! et que La Poste expirât en conséquence n'avait pas gêné grand monde.

Il n'y avait plus que la rude Milice, descendante aux lendemains des Présidentielles de feu la Police jugée trop laxiste, qui s'autorisait le courrier.

Dans le même temps, c'est-à-dire aux premiers mois de son mandat, Martine Pollen avait signé des contrats de partenariat avec les messageries électroniques du monde entier pour, disait-elle, sécuriser au maximum l'environnement numérique du pays face aux menaces qui pesaient sur la Nation.

Beaucoup de journalistes, bloggeurs, écrivains, ou tout simplement libres penseurs virent dès lors leur connexion internet ramer régulièrement : leurs courriels échouaient souvent avant le destinataire et ceux qui arrivaient voyaient leur texte déformé.

Ce n'était néanmoins que le temps qu'une fibre démultipliée soit efficace assurait le gouvernement. Sa majorité, acquise à la cause du Non National , le parti de la chef de l'Etat, soutenait contre vents et tarés chaque loi promulguée.

Légiférer pour l'environnement et contre le gaspillage de papier demandait des sacrifices, expliquait-on en haut lieu, n'en déplaise aux accros du réseau.

Personne ne se voilait la face : le Non National s'opposait fermement à ce qu'il ne maîtrisait pas, et contrôler le courrier, ou plutôt désormais le courriel, c'était contrôler la société.

Mary et moi correspondions depuis des années. Cette habitude de s'écrire, nous l'entretenions comme un fil fragile entre nos deux vies remplies qui parfois nous empêchaient de nous voir autant que nous l'aurions voulu, bien qu'habitant à quelques centaines de mètres l'un de l'autre.

Dans ces enveloppes que nous nous envoyions, c'était le ciel, et le soleil, c'était la joie, et des couleurs, et dans mes jours et dans mes nuits : je n'imaginai pas une seconde que cet échange pût s'arrêter.

Ainsi avions nous décidé, en dépit de la disparition du timbre, de déposer nos missives à la main. Sitôt fait, nous nous adressions un message rempli de sourires et qui nous prévenait : « Vous avez du courrier ».

Loin de moi l'idée qu'un jour cela nous soit reproché.

C'est pourtant bien ce qui s'était produit : la feuille que je tenais m'informait de manière limpide que la loi ayant été bafouée, il faudrait s'en expliquer au Tribunal.

Une date avait même déjà été fixée.

Planté dehors devant ma boîte aux lettres, je relisais encore et encore le courrier comme si une lecture suivante le modifierait.

Comment donc était-il possible d'être pris en flagrant délit d'envoi de courrier ? A question incongrue, réponse simple : Martine Pollen avait mis en place un système de surveillance baptisé « Grande Sœur », lequel devait partout, tout le temps, pour tout le monde, garantir la sécurité via une surveillance systématique du quidam sitôt qu'un de ses pieds touchait le trottoir et le moins que l'on puisse dire, c'est ce que cela fonctionnait.

En remontant encore plein de sommeil les marches jusqu'à ma porte d'entrée entrebâillée, je me questionnais : comment le peuple avait-il bien pu élire un tel phénomène ?

Pour ma part, rien que la volonté de voter m'échappait : hors de question de sacrifier l'un de mes dimanches de randonnées sur l'autel des urnes. Chaque semaine, je partais dès potron-minet pour regarder se lever le soleil dominical au milieu de la nature et en profitais jusqu'à la toute fin de la journée.

Je m'étais bien laissé dire que les bureaux de vote fermaient tard, sans résultat : ne voulant de toutes les façons pas me mêler à ce tohu-bohu illusoirement démocratique, je m'étais bien gardé d'aller donner ma voix.

Quelques minutes plus tard, le soleil brillait dans le froid sec alsacien tandis que je marchais vers la boulangerie. Une inquiétude montait en moi, comme la fièvre s'empare du corps par un frisson, puis des lourdeurs, avant de nous clouer définitivement : elle était bien là désormais, l'angoisse de ce qui pourrait m'arriver. La Milice allait possiblement débouler et m'emmener quelque part, loin de Mary.

Dans la boutique qui sentait le pain et la chaleur du four, cependant que j'attrapais par-dessus le comptoir une baguette encore chaude en tendant ma pièce de 10 francs, les paroles de mon institutrice de tante résonnaient : « Tu te rends compte que des gens sont morts pour que tu puisses aller voter, et tu ne déplaces même pas ! ».

Par un jeu de générations croisées, nous avions elle et moi le même âge. Investie d'un sacerdoce qu'elle assumait vaillamment pensant devoir m'éduquer et m'enseigner les bases d'une vie digne, elle répétait cet « anaphorisme » inlassablement ; il me fallait alors donner de même dans la répétition pour lui clouer le bec.

Ainsi avançais-je à chacune de ses jérémiades que « Le droit de voter est également le droit de ne pas voter, au contraire du devoir, qui lui est imposé. Le droit à l'avortement ne t'impose pas d'y avoir recours à chacun de tes ébats, n'est-ce pas ? ».

Elle balayait l'argument d'un revers de main en soupirant, ça ne manquait jamais, mais ne surenchérisait pas. J'interprétais cet aveu de faiblesse comme le signe de ma victoire.

Le terme « victoire » fanfaronnait néanmoins de manière un tantinet précipitée ce matin-là. La lettre qui trônait sur mon étagère lorsque je m'affalais sur le canapé me le rappelait : j'allais être jugé.

Mes jambes tremblantes s'immobilisèrent pourtant aussitôt que mon portable vrombit : un sms m'avertissait que la Milice ne tarderait pas à passer m'interroger.

Depuis la disparition des avocats consécutive à leur interdiction, la Milice envoyait à l'occasion des agents régler sur place certains délits.

Difficile d'anticiper le ton de la discussion qui suivrait mais la plupart desdits agents ne poétisaient guère, et les ménager était crucial : n'importe quelle marque de politesse trop appuyée pouvait être assimilée à une tentative de corruption. Quant au trait d'humour : à bannir, tant l'incivilité envers un agent de l'Etat destinait à coup sûr son auteur à la prison.

Question rigueur, le Non National ne badinait pas, et ce d'autant depuis la démission de Jean Pollen, le neveu de Martine, connu pour ses tentatives d'édulcorer un brin le mouvement. En désaccord avec sa tante, le choix d'accorder du temps à sa famille avait officiellement précipité son retrait du Parti, à la direction duquel d'aucuns le destinaient. Dès lors, Martine Pollen et ses soutiens avaient encore durci sa campagne, qui contre l'Europe, qui pour fermer les frontières...

Il eût fallu se déplacer en mai conclus-je finalement, même si à tout prendre, une seule voix, qu'était-ce ? est-ce que vraiment ma voix à moi aurait changé la face des résultats ?

Pas le temps d'imaginer le début du commencement d'une réponse : on toqua à ma porte.

Je n'avais sciemment laissé aucun nom sur ma sonnette afin que personne ne puisse venir me déranger, et pourtant, on toquait.

Ce n'était pas mes voisins : dans cet immeuble d'un étage, une famille de Portugais occupait le rez-de-chaussée, et c'était avec moi au premier une autre famille lisboète. Pollen présidente, ceux-ci avaient été gentiment invités à prendre quelque vacance « chez eux » : le pays ne les chassait pas, mais leur avait proposé de retrouver leurs racines pendant qu'une loi sur l'immigration s'échafaudait.

« Moi Présidente, les étrangers chez eux... » Quel malheur !

Sans l'odeur de cuisson perpétuelle qui régnait dans l'escalier, sans les rideaux qui bougeaient sitôt que ma voiture démarrait en partant ou s'arrêtait lorsque je me garais, c'est tout l'immeuble qui avait changé.

On toqua derechef.

J'ignorais toujours qui était là, et mes pensées se bousculaient, peut-être qu'un bulletin dans l'urne aurait valu la peine. Voix importante ou pas, ça m'aurait au moins donné le droit de gueuler, de dire un grand OUI ! à la figure de ce parti qui ne savait que s'opposer et s'en vantait jusque dans son nom.

Le mec ne s'arrêtait plus, et tambourinait de plus en plus fort.

L'espace d'un instant, je me ressaisis : que j'ouvre ou pas, qu' allait-il bien pouvoir foutre ? Défoncer la porte ? tenait-il son clebs de nazi avec lui, qu'il allait lâcher sur moi pour m'immobiliser avant de me passer les menottes ?

Enfin « il »... était-il seul ?

Faisant taire mon agitation silencieuse, une voix paradoxalement calme, presque amicale, s'éleva :

- Ouvrez, je sais que vous êtes là. « Grande Sœur » nous a envoyé les données nécessaires pour le prouver.

Ça commençait à puer. Debout au milieu de mon salon, une main sur la bouche qui me disait de la fermer, j'attendais.

Il fallait décider, et rapidement : ouvrir ou fuir.

Incapable de trancher, je restai coi. Le type finirait bien par se lasser.

Au bout de quelques secondes, en effet, il se lassa :

- Je vous signale que j'ai l'autorisation d'entrer, ce que je ferai dans une minute si vous n'ouvrez pas.

Une minute. Une minute pour disparaître. Sous le lit ? pas possible sous un lit japonais. Dans un meuble ? de l'inconvénient d'une déco minimaliste. Dans un placard ? idem. L'appartement s'ouvrait sur un vestibule d'un mètre carré d'où démarrait l'escalier qui conduisait véritablement chez moi.

Allumant la musique à fond pour masquer mes mouvements, je me glissai derrière la porte au moment où les gonds mal graissés grincèrent.

Marchait-il avec des patins pour faire si peu de bruit ? Sortait-il des forces spéciales ? Un ancien espion ? Il avançait sans un bruit tel un fantôme. Impossible d'entendre où il se trouvait et je ne pouvais de ma planque qu'espérer qu'il partît avant de m'avoir débusqué.

Concentré sur ma seule respiration en tâchant de la rendre inaudible, je me promis de courir aux prochaines élections.

Contre le Non National, ça allait sans dire, et encore mieux en le pensant à tue-tête.

J'irais dans l'isoloir si d'aventure je sortais libre de ce cache-cache.

Mais il y eut la sonnerie.

Mélodieuse, comme à son habitude, et qui me sembla tonitruante. Tout à ma cachette, j'avais oublié de couper mon téléphone.

Plus le temps d'hésiter, il fallait déguerpir.

La voix ne me laissa pas le temps de bouger :

- Evitez-vous des efforts inutiles, mon collègue est en bas, qui vous attend si vous tentez de fuir

Animé d'un flegme égal, le gars parlait doucement et ce n'était pourtant que sa voix que j'entendais malgré la sonnerie hurlante de mon iPhone qui ne cessait de beugler. Elle retentissait encore quand la porte siffla alors qu'il la rabattait lentement pour m'alpaguer. Et moi de voir son visage quand ce serait fait.

J'allais voir son visage, et le téléphone sonnait...

Puis le vacarme devint silence.

Dans la chambre encore endormie, une fois n'est pas coutume, j'avais tendu un bras sans m'en rendre compte pour attraper mon téléphone et en éteindre le réveil. Je tournai la tête et vérifiai qu'autour de moi, tout demeurait tel qu'avant que je ne m'endorme. J'appréciais d'ordinaire cet instant du réveil où durant quelques minutes, la journée attend son tour, prête à débiter.

Au contraire, ce dimanche matin-là, à peine avais-je recouvré mes esprits qu'envoyant la couette au pied de mon futon, comme debout depuis une heure, je sautais sur mon portable :

- José ? ouais, on fait 9 heures ce matin, j'arriverai après. Quoi ? rien à foutre du soleil, il faut que j'aille voter, d'ailleurs tu ferais bien d'y aller aussi !

C'était un matin comme un autre, du moins c'est ce que je croyais.